

## Dire adieu au mythe de la croissance illimitée

La croissance est-elle en train de parvenir à son terme ? Question hérétique ! C'est pourtant celle que pose Robert J. Gordon (Northwestern University) dans un texte provocateur ("*Is U.S. Economic Growth Over ? Faltering Innovation Confronts the Six Headwinds*", *NBER Working Paper* n° 18315, [www.nber.org](http://www.nber.org)).

L'idée d'une croissance illimitée est une hypothèse infondée. Pendant la plus grande partie de l'histoire humaine, la production par tête n'a quasiment pas augmenté. La seule croissance enregistrée résultait de l'augmentation de la population.

Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, quelque chose a commencé à changer. La production par tête dans les économies les plus productives de la planète - le Royaume-Uni jusqu'aux environs de 1900, les Etats-Unis ensuite - s'est mise à accélérer, jusqu'à atteindre un pic au cours des deux décennies et demie qui suivirent la seconde guerre mondiale.

Puis, elle a de nouveau ralenti, malgré un bref sursaut entre 1996 et 2004. En 2011, selon le groupe de recherche Conference Board, la production américaine par heure a été inférieure d'un tiers à ce qu'elle aurait été si la tendance constatée entre 1950 et 1972 s'était maintenue.

Le professeur Gordon affirme que la croissance de la productivité pourrait continuer à décélérer au cours du siècle prochain, jusqu'à atteindre des niveaux négligeables. Selon lui, en effet, la croissance est portée par la découverte puis l'exploitation de "*technologies à usage général*" qui transforment profondément l'existence humaine.

Electricité, moteur à combustion interne, adduction d'eau potable domestique et tout-à-l'égout, radio et téléphone, produits chimiques et pétrole ont conduit à l'explosion de la productivité au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Elles ont permis la deuxième révolution industrielle. La première, entre 1750 et 1850, a débuté au Royaume-Uni, avec la vapeur et le chemin de fer.

Depuis une cinquantaine d'années, nous vivons la troisième révolution, celle de l'information, dont les principales technologies sont l'ordinateur, le semi-conducteur et l'Internet.

### INNOVATIONS ADÉQUATES

Le professeur Gordon soutient que l'impact sur l'économie et la société de la deuxième révolution industrielle a été beaucoup plus marquant que la première ou la troisième. La traction motorisée a remplacé la traction animale, révolutionnant la vitesse. L'eau courante a remplacé les corvées du puisage de l'eau et de l'évacuation des eaux usées. Pétrole et gaz ont remplacé le pénible transport du charbon et du bois. La lampe électrique a remplacé la bougie. Les appareils électriques ont révolutionné les communications, les loisirs et, surtout, les tâches ménagères. La société s'est industrialisée et urbanisée. L'espérance de vie a fortement augmenté.

Le professeur Gordon remarque que l'on "*ignore trop souvent que le taux annuel de l'amélioration de l'espérance de vie, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, était trois fois supérieur à ce qu'il a été dans sa seconde moitié*".

La deuxième révolution industrielle a fait bien plus que modifier la productivité. Elle a profondément transformé l'existence des Américains, des Européens et, plus tard, des Japonais.

Beaucoup de ces changements ne se reproduiront pas. La vitesse de déplacement est passée de celle du cheval à celle de l'avion à réaction. Et puis, il y a environ cinquante ans, elle a cessé de progresser. L'urbanisation, à présent qu'elle a eu lieu, ne se reproduira pas. Il en va de même pour la baisse spectaculaire de la mortalité infantile et la multiplication par trois de l'espérance de vie. La libération des femmes du fardeau des tâches ménagères est également définitive.

Au regard de tels critères, l'ère de l'information que nous connaissons aujourd'hui, pleine de bruit et de fureur, est bien peu significative. Beaucoup des avantages que l'ordinateur a apportés ont pris effet il y a plusieurs décennies. Le regain de croissance de la productivité enregistré au cours des années 1990 a fait long feu.

Dans les années 2000, la révolution informatique s'est manifestée avant tout par l'apparition d'appareils d'information et de communication de plus en plus séduisants. Mais, est-ce si important ? Le professeur Gordon propose une petite expérience : imaginez que l'on vous demande de renoncer soit aux petits bijoux informatiques conçus depuis 2002, soit à l'eau courante et aux toilettes individuelles... Ce que nous connaissons actuellement n'est qu'une série intense mais étroite d'innovations dans un certain domaine de la technologie.

Que nous enseigne cette analyse ? Que des gains rapides de productivité ne peuvent être obtenus que si se produisent les innovations adéquates. Les technologies du transport et de l'énergie ont à peine changé en un demi-siècle. Ce n'est pas en baissant les impôts que l'on changera cela.

Le professeur Gordon énumère d'autres obstacles à l'amélioration du niveau de vie des Américains ordinaires. Parmi eux, la fin du dividende démographique engendré par l'entrée des baby-boomers et des femmes sur le marché du travail ; le nivellement des résultats éducatifs ; la mondialisation ; l'augmentation du coût de l'énergie ; le niveau élevé des déficits budgétaires et de l'endettement privé.

En bref, il s'attend à ce que les revenus disponibles réels de tous ceux qui ne font pas partie de l'élite n'augmentent plus que très lentement. Et, de fait, il semble que ce soit déjà le cas. Le même phénomène se constate dans d'autres pays à hauts revenus.

Pendant près de deux siècles, ceux qui sont aujourd'hui des pays à hauts revenus ont bénéficié de plusieurs vagues d'innovations qui les ont rendus à la fois beaucoup plus prospères que jamais et beaucoup plus puissants que tous les autres. C'était le monde du rêve américain et de l'exception américaine. Aujourd'hui, l'innovation est lente. Les élites des pays à hauts revenus sont parfaitement satisfaites de ce nouveau monde. Le reste de la population l'apprécie beaucoup moins...

Source : LE MONDE ECONOMIE | 08.10.2012, (Traduit de l'anglais par Gilles Berton.), **Cette chronique de Martin Wolf est publiée en partenariat exclusif avec le *Financial Times*.** Martin Wolf, éditorialiste économique.